

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



**Félix-Antoine Savard répond aux questions de notre
collaborateur**
Entrevue, suite...

Donald Smith

Numéro 3, septembre 1976

Félix-Antoine Savard

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1369ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Smith, D. (1976). Félix-Antoine Savard répond aux questions de notre collaborateur : entrevue, suite.... *Lettres québécoises*, (3), 35–36.

Entrevue, suite...

Félix-Antoine Savard répond aux questions de notre collaborateur

à Monsieur le professeur
Donald Smith

Cher ami,

Vous m'avez posé des questions très sérieuses. Avec beaucoup d'amitié. Et de discrétion. Il y a quelques années, un professeur m'en avait posé 52. Et je n'ai plus revu ce lourd embobelineur.

Il est très difficile d'expliquer les forces mystérieuses qui poussent un écrivain. La mémoire en est une. La Mère des Muses n'a rien oublié. Elle me revient dans les moments les plus inattendus et même d'un très lointain passé, celui de mon enfance et de ma jeunesse même.

J'avais dix ans quand mon père m'introduisit dans les bois de mon pays. Ce fut un enchantement qui dure encore. Je devenais comme le *Petit Prince* d'un beau royaume: celui du Saguenay. Je n'en suis jamais tout entièrement sorti.

Je fis, comme tant d'autres, des études assez sérieuses: grecques, latines, françaises. Elles m'ont marqué pour la vie. Elles m'ont immunisé, si je puis dire, contre une certaine vulgarité. On expliquait alors, tant bien que mal les classiques. On en apprenait même de grands bouts par coeur. Et je me récite encore des vers d'Eschyle, de Virgile et des textes de Bossuet, de La Fontaine, de Pascal, de Chateaubriand. Plus tard, à ces provisions intellectuelles, j'ajoutai Valéry, Claudel, Baudelaire, Verlaine, Rimbaud et ce cher abbé Brémond qui répondait si bien aux questions que je me posais sur la Poésie. Je devins même un grand ami de T.S. Eliot.

Ces grands maîtres sont encore sacrés pour moi. Pour employer le mot profond de Tacite, dans sa vie d'Agricola, ils sont dans mes *penetralia* ou les recès ou les sanctuaires de mon âme. Ils m'ont été un refuge où je me suis abrité contre toute forme de barbarie, linguistique et autre.

Les maîtres sont aujourd'hui négligés...

Oui, hélas! Beaucoup de ceux qui se targuent du titre d'éducateurs devraient réfléchir sur cet affligeant phénomène. L'abandon des études classiques prive la jeunesse de son irremplaçable héritage culturel. Et c'est un très grand malheur qui menace l'avenir de notre civilisation.

Je dois cependant ajouter que certaines institutions dites privées travaillent à sauver l'humanisme traditionnel. L'espoir est de ce côté.

Vous parlez de vos études, mais il y a dans vos oeuvres ceux qu'on appelle orgueilleusement des illétrés. Ils vous ont appris beaucoup; et vous les aimez, il me semble.

J'ai eu la chance extraordinaire et le bonheur de connaître et de fréquenter des êtres de nature, des coureurs, des hommes de bois, des colons, types admirables, purs autochtones, dans le sens grec du mot, c'est-à-dire, des êtres sortis comme les arbres, comme les céréales, comme les gourganes de Charlevoix, de la terre et du bois de mon pays.

J'ai célébré dans l'*Abatis* et la *Dalles-des-Morts* les canotiers héroïques de notre épopée. Ces êtres m'habitent encore. Ils reviennent un peu partout dans mes oeuvres.

Entre parenthèses, l'athlétisme est en vogue, mais on oublie que, durant trois siècles de notre histoire, nous avons eu des Olympiques qui n'étaient pas des jeux... Nos héros bravaient la mort, mais ils sont méconnus et même oubliés. Cela fait mal au coeur de penser à tout cela. L'histoire est faite d'ingratitude.

Dans votre oeuvre, certains mots prennent une épaisseur symbolique, voire mythique...

Il faudrait des heures et des heures pour répondre à cette question. Le monde qu'on essaye de dire est neuf à chaque instant, dit Claudel.

Il y a les mots du dictionnaire. Ils sont immobiles, scientifiques. Et beaucoup sont fixés pour toujours dans l'abstrait. Il faut les connaître et les respecter. Ils expriment le génie d'une langue. Mais le mot poétique est en mouvement comme les êtres, comme le poète lui-même. Et vous voyez le pauvre artisan du verbe, dans sa boutique à poèmes, cherchant à dire, à fixer le versatile, le changeant, et parfois perdu et comme désespéré dans la forêt des symboles. De grands poètes ont pratiqué cette chasse aux consonnes et aux voyelles mouvantes. Mais, aujourd'hui, combien reviennent bredouilles et se vengent en massacrant les idées et les mots. Ils veulent faire du neuf mais ne fabriquent que du désordre. Certains recueils de poèmes sont désolants. Une chatte y perdrait ses petits.

Vous me semblez pessimiste, en matière de langue du moins...

Je le suis un peu, malgré moi. Mais les faits et les méfaits sont là. Dans certains quartiers de nos collèges et universités, le niveau fondamental linguistique est au plus bas. Et c'est l'idée elle-même qui est mortellement atteinte. On oublie qu'après la religion, la langue est notre plus grand trésor. *La langue française est le produit en même temps que le document le plus parfait de notre tradition nationale*, dit Claudel.

Y a-t-il des remèdes à cette dégradation linguistique?

Bien sûr! Il y a la formation chez les jeunes de la conscience linguistique, par les parents d'abord et par l'école mais digne de ce nom.

Si j'étais professeur, je ferais apprendre, au primaire, une bonne douzaine de fables de La Fontaine. Elles sont d'une langue parfaite et si près de la nature. Et elles ont toujours non seulement le mot juste, mais elles introduisent dans l'esprit, des formes syntaxiques variées autant qu'admirables.

Le Bonhomme, c'est tout ensemble l'esprit de géométrie et celui de finesse, dont parle Pascal.

Quant à l'écrivain qui respecte la vérité, le grand mot qui commande ses écrits, c'est *travail*. Et je pourrais ajouter: *patience*. C'est un mot qui ne se pratique pas sans souffrance. Patience, non seulement dans l'azur, comme dit le poète, mais patience obstinée, longanime, respectueuse devant les êtres les plus humbles.

J'aimerais vous entendre expliquer ce commerce du poète avec les êtres.

L'homme est toujours en face de la question que Dieu posait à Adam lorsqu'il l'invita à nommer les êtres: «quid vocaret ea?»

La vision de l'homme d'avant sa faute était pure et profonde. Elle

allait jusqu'à la substance; elle était poétique aussi, car l'homme cherchait à créer à l'image et à la ressemblance de Dieu. Que de beaux poèmes Adam dut chanter et dont on retrouve des échos dans le sublime *Cantique des Cantiques*.

L'orgueil a troublé la vision de l'homme, mais le besoin de dire et de chanter les êtres est resté dans l'âme humaine. Il est un don de Dieu. Voilà pourquoi l'usage respectueux de la langue est une sorte de religion qu'on retrouve même chez ceux qu'on appelle des païens, une sorte de sacrement d'amour.

Il me revient ici la sublime parole de Roger Bacon. Ce célèbre moine était un savant et un poète. Il m'est particulièrement cher, à l'âge où je suis, car il écrivit un traité où il expose les moyens de retarder les infirmités de la vieillesse et de conserver nos sens. Je cite Bacon... Vous entendez le latin? À la bonne heure! *Mundus*, dit-il, *mens mea, conjugam connubio stabili...* Quel commentaire il y aurait à faire de ce texte nuptial! Noces de l'âme avec le monde de la nature! Quelle union inspiratrice de vérité, de beauté, de bonté! Je pense ici à tant de saints et de saintes connus ou ignorés dont la charité avait approfondi et purifié le regard et la langue. J'aime aussi à penser à la multitude innombrable des pécheurs qui ont fini par se laver les yeux dans les sources de la grâce. *Domine, fac ut videam!* Seigneur, faites que je voie! Je connais bien cette prière des aveugles...

D'où vous viennent donc ces idées qui font étrange aujourd'hui?

... mais qui demeurent fondamentales et beaucoup plus communes qu'on ne le croit.

Loin du monde et du bruit, comme dit La Fontaine, j'aimerais écrire longuement là-dessus, évoquer des souvenirs.

J'ai été élevé à Chicoutimi, dans le respect de la langue. Elle était, la langue écrite surtout, propre et honnête et, par endroits, parsemée des beaux mots du terroir québécois.

Dès la seconde année de mes études, je fus initié à l'étymologie; et depuis, je n'ai cessé de chercher, d'approfondir.